

parcours théologique dans les chapitres suivants qui traitent du couple humain, de l'arbre des générations ; puis de la famille ; et le dernier, de la catéchèse entre générations mais... dans la Bible. La deuxième partie se présente sous la forme d'« un lexique biblique élémentaire de la génération » dans lequel l'auteur retient douze concepts fondamentaux puis douze mots spécifiques traités dans leur contexte.

En résumé une approche, particulière mais annoncée, de la génération plus que de la transmission.

Evelyne Carrez

Littérature - Romans

Vincent Trovato

158-2016

JE EST UN AUTRE

L'écrivain et son double. Essai littéraire

L'Harmattan, 2012, 69 p., 11,50 €

À la lecture de ce petit volume consacré au langage en général et à l'écriture en particulier, on a l'impression que « Je » est non seulement « un autre », mais plusieurs autres. Car, écrit l'auteur, « j'éprouve le décalage de la parole et des mots, ils ne suffisent jamais à dire... Je est traversé en toutes parts de multiplicités ». S'il s'intéresse principalement au problème de l'écrivain, il considère néanmoins que l'expression verbale rencontre les mêmes aléas. Face à son texte, l'écrivain ne se reconnaît pas toujours. Car « le signe est un complexe dynamique ». L'auteur passe en revue le point de vue des principaux linguistes de l'époque récente, Jacques Lacan, Michel Foucault, Julia Kristeva, Gilles Deleuze, Maurice Blanchot, qu'il cite abondamment. Sans cesse il revient sur les nombreuses interprétations possibles d'un texte

qui renvoie « à des résonances multiples ». De plus, comme l'avait déjà fort bien expliqué Roland Barthes, la langue est autoritaire (il avait dit « fasciste »), car elle vous oblige à certaines tournures, et vous en interdit d'autres. Tenant compte du fait que chaque langue est différente, on s'aperçoit que l'apprentissage de plusieurs langues permet de découvrir des possibles et des interdits différents. Ils ont pour résultats d'autres valeurs, d'autres jugements, d'autres rapports sociaux. Mais avant tout, l'auteur rencontre une faille, un vide, entre ce qu'il veut dire et ce qu'il écrit. Il avoue : « Mon livre est une expérimentation de mots, de textes, d'images, d'espaces. Comme tout objet de désir, ils m'échappent quand je crois les posséder ». Comme Baudelaire, comme Rimbaud, l'écrivain, et surtout le poète, cherche « l'infini pour trouver du nouveau ». Certains y parviennent mieux que d'autres, en se fiant à leur inspiration, qui est le contraire de la linguistique.

Nadine Dormoy

Daniel Bougnoux

159-2016

SHAKESPEARE

Le Choix du spectre

Les Impressions nouvelles, 2016, 205 p., 18 €

Peut-on imaginer qu'un petit bourgeois de province, fils d'un artisan, ayant quitté l'école à quatorze ans, n'ayant jamais voyagé et ne parlant aucune langue étrangère, ait pu écrire 38 pièces de théâtre avec une dextérité et une inventivité linguistiques jamais égalées ? C'est ce que pensent depuis quatre siècles les « stradfordiens », qui refusent obstinément d'envisager une autre possibilité, malgré le manque de documents et de preuves à l'appui de leur conviction. Quand on sait qu'à l'époque le copyright n'existait pas et que les pièces n'appartenaient pas à leurs auteurs mais aux

RECENSIONS

troupes de théâtre qui en avaient l'exclusivité, on comprend qu'il était facile à un auteur de se dissimuler ou de falsifier son nom. Il faut savoir aussi qu'au sortir de la Guerre des Deux Roses, en pleines persécutions religieuses, nombreux sont ceux qui furent victimes de dénonciations et donc privés de leur emploi ou de leur vie. « Il convenait donc, si l'on faisait profession de penser ou de publier, particulièrement sur les rois ou sur la marche des États, de se cacher ou de prendre au moins certaines précautions ». D'où « le choix du spectre », c'est-à-dire du personnage invisible, pour Shakespeare. Il faut savoir aussi, selon l'auteur, que puisque Shakespeare « tira son Romeo, son Othello ou son Marchand de Venise, de Matteo Bandello, Giambattista Cinzio ou Giovanni Fiorentino, on est fondé à dire qu'il n'a rien inventé, mais dans ce cas, quel est, en revanche, celui qui inventa Shakespeare ? »

Bien des noms ont été cités au cours de l'histoire : Ben Johnson, Francis Bacon, Edward de Vere, comte d'Oxford, Christopher Marlowe, William Stanley, comte de Derby, et même Mary Sidney, comtesse de Pembroke, en tout une cinquantaine de noms. La multiplicité des hypothèses a rendu les arguments inaudibles. C'est pourquoi on est heureux de découvrir l'existence d'un ouvrage aussi précis, aussi documenté et aussi éloquent que celui de Lamberto Tassinari, *John Florio, the Man who was Shakespeare*, écrit et édité à compte d'auteur à Montréal. L'ouvrage étant rédigé en anglais, Daniel Bougnoux a choisi non de le traduire mais de le présenter à sa manière dans son édition française. Il contient par conséquent bien des considérations et des commentaires personnels, mais il est sans doute plus abordable par le public français que le traité très érudit de l'universitaire Tassinari. Dans son ouvrage, ce dernier analyse systématiquement tout ce que l'œuvre de Shakespeare devait à l'Italie, à la Bible, au philosophe Giordano Bruno, à Montaigne, à la connaissance de nombreuses

langues, dont l'italien, le français, le latin, à la philosophie grecque, à l'exil, enfin à la fréquentation des nobles et de la Cour. C'est ainsi qu'apparaît le personnage de John Florio, né à Londres en 1553, d'un père italien d'origine juive espagnole, nommé Michel Angelo, converti au protestantisme et devenu prédicateur calviniste. Son fils John reçut une éducation soignée, publia divers ouvrages de linguistique et en particulier un dictionnaire intitulé *The World of Words*, et fut suffisamment reconnu pour être le sujet de plusieurs biographies. Les arguments sont nombreux, et pour une fois concordants : les dates, la biographie et les autres publications de Florio, car il s'agit d'un érudit qui avait traduit *Les Essais* de Montaigne. De plus, John Florio avait en réalité deux langues maternelles, celle de son lieu de naissance, l'Angleterre, et celle de son père, qui était lui-même un érudit, l'italien. Comparant les deux langues, John Florio put constater que l'anglais de l'époque était un langage fruste, dénué de finesse et de nuances, incapable de rendre toute la palette des sentiments. Il se donna donc pour mission d'enrichir cette langue et de lui apporter l'expression de la passion et de l'art, à l'image de l'italien. De faire, en somme, l'œuvre qu'accomplit en France la Pléiade. Dans ses pièces, restées donc anonymes, il pouvait lâcher la bride à son inspiration, tout en jetant un regard sévère sur les lieux de pouvoir en Angleterre, sur la condition faite aux femmes, sur la férocité des jalousies et des ambitions. Selon Bougnoux, « l'être de Shakespeare semble se confondre, dans tous ses mouvements, avec un méticuleux souci de disparaître ». Cela est-il dû à sa bisexualité, puisqu'il fut marié et eut des enfants, cependant qu'un homme fut l'amour de sa vie et le destinataire de ses sonnets ? Iago, dans Othello, proclame : « I am not what I am ». Âme multiple et tourmentée, pour cette raison et pour bien d'autres, Shakespeare est de tous les temps et reste notre contemporain. Pour cette raison

aussi, l'hypothèse Florio semble particulièrement séduisante.

Nadine Dormoy

Roland Brival **160-2016**
NÈGRE DE PERSONNE

Gallimard, 2016, 297 p., 19,50 €

Romancier, peintre, musicien (auteur, compositeur, interprète), R. Brival a vécu à Londres, à New York, avant de s'installer à Paris. Son œuvre romanesque est importante. Mais il n'avait rien publié depuis *L'ensauvagée* en 2007. À l'occasion du centenaire de la naissance de Léon-Gondrand Damas, il publie ce roman, *Nègre de personne*. C'est une biographie romancée de ce poète, né à Cayenne, ami de Césaire et de Léopold Sedar Senghor, amitié fraternelle du fait de leurs origines.

Etudiants à Paris, ils créent le mouvement de la « Négritude », publient le premier journal des étudiants noirs, et fréquentent des milieux littéraires parisiens, qui apprécient leurs œuvres. L.G. Damas publie son premier recueil de poèmes, *Pigments*, préfacé par Robert Desnos.

Mais il décide de partir pour New York, pour Harlem plus précisément. Il a eu connaissance d'écrivains noirs américains, de la musique, de l'art. Et à Paris, ces artistes et écrivains noirs sont connus et appréciés.

Nous sommes dans les années qui précèdent la deuxième guerre mondiale. Il effectue, plein d'espoir, son voyage sur le « Normandie ». Mais il y aura loin du rêve à la réalité. Ce qu'il va découvrir peu à peu le surprend, puis le désespère. Et c'est désenchanté qu'il termine à New York ce séjour de quelques semaines, dans la tristesse, avec le sentiment d'avoir trahi ses amis de Harlem.

Ce livre, c'est le journal que Damas destinait à son ami Césaire. Mais il ne le lui a jamais envoyé. C'est près de vingt ans plus tard qu'il le

retrouve, et le relit. Conception originale. Cet ouvrage est rédigé dans une langue imagée, et se termine par quelques beaux poèmes musicaux de Brival, qui évoquent la difficulté de vivre :

« Où irais-je ?

Né d'un peuple sans visage sans écho et sans voix

Où irais-je moi dont même la poussière ne farde aucune trace

Et dont les rires rebelles s'accrochent au vent

Comme aux branches d'un arbre ? »

La mélancolie du pays perdu, des amours enfuies, du temps passé, sont des thèmes d'une riche inspiration poétique.

Paule Baltzinger

Eric Fottorino **161-2016**
TROIS JOURS AVEC NORMAN JAIL

Gallimard, 2016, 202 p., 17,50 €

Ce face à face avec un interlocuteur à la fois proluxe et fuyant est avant tout un long monologue dédié à l'impossible définition de la littérature. Celle-ci est perçue comme transparente, mouvante et en constante évolution, à l'image de Clara, qui disparaît un jour, emportant un manuscrit. Mais aucune réalité ne semble correspondre aux souvenirs, mêlés aux sensations présentes que décrit l'auteur. Il s'agit donc d'un personnage fictif, d'une construction intellectuelle, peut-être d'un double de l'auteur, qui est lui-même « un maître de l'illusion, dévoré par la rage d'écrire ». La rage d'écrire, c'est-à-dire la passion de découvrir une vérité qui abolirait les contradictions de la vie.

Les textes et les déclarations de Norman Jail évoquent le choc que constitua pour lui le départ de Clara ; choc qui se traduit par un arrêt dans le temps. Désormais il fut ce jeune